

POUR SALUER MAX JACOB

Esther TELLERMANN*

Cet exercice qui interroge le rapport de la télévision à la littérature a été fait à partir d'un choix que j'ai opéré dans des émissions des chaînes nationales ou régionales de 1959 à 2004 appartenant aux fonds des archives de l'INA. La dernière grande émission – *Max Jacob 1876-1944* – appartenait à la série « Un siècle d'écrivains » datant de presque vingt ans, elle est de 1995 (film d'Alain Ferrari, scénario d'Anne Andreu, CinéTévé, INA/FR3)... Belle idée donc que cette rencontre entre l'écrit et l'image, pour autant que cette dernière aujourd'hui l'emporte peut-être sur les textes, mais c'est un autre débat car il s'agit d'une image autre et qui s'intéresse peu à la littérature.

Lorsque j'ai accepté cette proposition, je savais connaître désormais trop peu de Max Jacob, sinon l'invention revendiquée du poème en prose du *Cornet à dés* de 1917, la naissance du cubisme, l'amitié avec Picasso, la conversion au catholicisme et la mort à Drancy en 1944. Mais le temps se resserre et j'ai dit oui,

* Esther Tellermann est poète, essayiste et psychanalyste. Elle a publié son œuvre poétique depuis 1986 principalement aux éditions Flammarion. Citons parmi ses derniers titres : *Contre l'épisode* (Flammarion, 2011), *Le Troisième* (Unes, 2014), *Nous ne sommes jamais assez poète* (La Lettre volée, 2014, essai).

non pour combler un manque, car une communauté poétique se construit au fil du temps à notre insu, mais j'ai saisi l'occasion de me confronter à ces livres trop souvent fermés de notre bibliothèque, qui pourtant nous accompagnent jusqu'à la fin. Serrés près d'Apollinaire, de Reverdy, d'Artaud, de Jabès : *Le Cornet à dés II*, dans son édition de 1955, *La Défense de Tartufe, extase, remords, visions, prières, poèmes et méditations d'un juif converti, L'Homme de cristal, Filibuth ou la montre en or, Derniers poèmes en vers et en prose*, tous dans des éditions Gallimard allant de 1950 à 1968. Petit échantillon de l'œuvre de Max Jacob (mais où était passé *Le Cornet à dés* ?) des premiers écrits publiés en revue en 1914 aux derniers : prose, poèmes, roman.

Aujourd'hui nous voici réunis autour d'un portrait télévisuel de l'écrivain, du peintre. Si dans le choix proposé figuraient aussi des émissions des chaînes régionales présentant l'intérêt de nous renseigner sur des manifestations patrimoniales organisées à Quimper, sa ville natale, mon choix s'est naturellement porté sur l'émission de Jean-Marie Drot intitulée *À la recherche de Max Jacob* appartenant à la série « L'Art et les Hommes » (INA/ORTF, 1959). J'ai choisi dans cette même série quatre minutes prélevées dans l'émission de 1961 *Journal de voyage en Bretagne avec Louis Guilloux*. Choix donc d'une certaine télévision, celle de l'ORTF qui se donnait pour mission dans cette période historique « d'informer – éduquer – distraire », consciente de l'ampleur de ses moyens pour toucher le plus grand nombre, alors exclu de l'enseignement secondaire... Il est vrai que dispenser la culture aux couches populaires était un projet porté par une idéologie alors encore influencée par la présence du Parti communiste français, par la croyance à un progrès possible à qui serait donné de penser, apprendre. Je veux dire quand un « jamais plus » de l'horreur de la Seconde Guerre mondiale et des camps d'extermination était encore à l'ordre du jour... C'est cette création d'un *sens* pour tous qui m'a fait sélectionner l'œuvre de Jean-Marie Drot, car il s'agit pour moi d'une œuvre, d'une construction, d'une représentation. Rien en effet ici d'un portrait qui voudrait nous donner l'illusion d'une vérité, bien au contraire, mais une « recherche » de l'homme, de l'écrivain dans un montage de photographies, de témoignages, de promenades à Saint-Benoît-sur-Loire, de lectures... Rien d'un épingleage, d'un diagnostic qui veut être vérité.

Le film *Max Jacob 1876-1944*, bien que richement documenté, n'a pas attiré mon attention. L'introduction donnée par la voix *off* : « Breton, juif converti au catholicisme, poète, romancier et peintre, homosexuel, épistolier génial, découvreur de jeunes talents, funambule du verbe, on l'appelait Saint Max, le pénitent en maillot rose, le jongleur de notre Seigneur, l'archange foudroyé », n'est

pas seulement ce qui m'a repoussée, plutôt une narration linéaire, certes servie par la couleur qui nous révèle Jacob peintre, mais écrase toute possible réflexion, émotion du téléspectateur. Comme si déjà certains programmes s'adressaient aux professeurs, d'autres au vulgaire... Finie l'utopie inventive des années 60 qui veut émouvoir, conduire, distancer – ici, la caméra est résolument « objective » voulant faire disparaître le regard qui la guide... Certes les extraits de l'œuvre du poète, cette fois référencés, sont admirablement dits par Michel Bouquet à la diction désormais plus proche de notre sensibilité que celles de Loleh Bellon ou Marianne Oswald dans l'émission de Drot. Mais il n'est évidemment pas possible de rendre compte d'une œuvre poétique par l'image, surtout de celle de Jacob qui se veut, dès les poèmes en prose du *Cornet à dés*, déroutante, veut transplanter la réalité triviale en une surréalité mythique, nous déplaçant entre réel et imaginaire pour vouloir inscrire la magie de l'énigme.

Poèmes où les associations de mots nous déroutent dans leur bizarrerie bouffonne, distancient les visions en adoptant les métamorphoses du rêve, tordent les perceptions banales pour en faire des prophéties, imposent une langue en ses trouvailles comme autant de mélodies dodécaphoniques où perce toujours le tragique d'une persécution, ces « fosses nouvelles » à une lettre près : poison, accusation, sentiment de sa propre disparition. Étranges portées que celles de Max Jacob en 1917, ouvrant dans son jeu de hasard à des précipités poétiques comme formations scripturales, assemblage en mosaïque d'angles, d'enchevêtrement de volumes, de lignes brisées en « une esthétique nouvelle » faite de chocs, d'émotion, de multiplicité de prismes. La représentation classique se défait dans cette écriture du doute et de l'incertitude où les mots lancés hors du cornet à dés se figent soudain dans la nécessité et la concrétion de la forme.

Alors, vraiment, comment rendre compte de cette œuvre par l'image ? Quel poète se dit dans une vie puisqu'il a choisi pour vivre le poème ? Cherchons bien sûr Jacob dans les écrits – ceux du *Laboratoire central* – qui retournent au chant, à la rime, font affleurer la subjectivité du poète dans l'attente, le questionnement, la crainte et les regrets, ancrant l'élégie de Villon, de du Bellay, la complainte, dans le modernisme d'associations soudain surgies de l'inattendu et de la dissonance, de l'humour et de la dérision. Les phonèmes glissent, composent un autre monde, mettent mythes et légendes, contes, roman et quotidien en vers.

Étrange orchestre qui finira par s'adresser à Dieu jusqu'en ces *Derniers poèmes en vers et en prose* où le « Je » affleure dans la douceur, l'humour du bateleur, du « poète-enfant », renaît à l'ombre de la dernière retraite à Saint-Benoît-sur-Loire, retrouvant le poème qui médite et touche l'âme. Dans cet ouvrage posthume, paru en 1945, il semble que la « volonté » chère à l'écrivain

se dissolvent dans la seule nécessité d'écrire. Ramassant la mémoire de la langue française, parfois en un seul vers, Jacob continue là de tisser sa voix mais lui redonne le sacré qui permet d'habiter le monde en poète.

Oserions-nous ici l'hypothèse que sa conversion est aussi induite par la volonté de trouver le vers ? Évolution vers une « vie intérieure » que Jean-Marie Drot met en valeur – car l'œuvre est désormais plus liée à un espacement du dedans qu'à la marge de la situation. Que cet espacement Jacob l'ait appelé « Dieu » nous intéresse : puisque n'a-t-il pas mis peu à peu au lieu de l'invention et de son vertige un trou, au lieu de la virtuosité de son art « la conflagration de pensées et de sentiments » ? Au lieu du modernisme le « vers lyrique » ? Au lieu d'un « ensemble de moyens » la densité du verbe ? Peut-être le poème « convertit », exige une croyance ? Ne donne-t-il pas un au-delà du projet et de l'attendu ? Oserais-je dire que l'être-chrétien de Max Jacob, c'est l'être-poète, le poète-homme, l'homme-poète ? Séparation, humilité et ignorance, « inconscience surveillée » selon son expression dans *Conseils à un jeune poète*, le font attendre une *voix* plus que le style, la situation, la transplantation décrite dans *Art poétique*. Pour ces raisons, j'ai choisi l'émission *À la recherche de Max Jacob* de Jean-Marie Drot.

Loin du spectacle aujourd'hui donné à voir, le film commence par la tombe de Jacob. Puis nous entrons à Saint-Benoît-sur-Loire, là où le poète se retire de 1921 à 1928, puis à partir de 1936 jusqu'à son arrestation par la Gestapo : à Saint-Benoît, à la recherche d'un homme. Le film commence et finit par la tombe d'où semble nous parler le poète. Et puis viennent les témoins : Pierre Mac Orlan, Fernande Olivier, André Billy, Armand Salacrou, Jean Denoël, Georges Hugnet, Marcel Béalu et le docteur Dreyfus. Et puis le bourrelier du village, M. Parisy, qui nous en dit plus peut-être que le journaliste et homme politique Roger Secrétain, ou moins, mais c'est par ce moins que nous rendons visite au poète comme ces amis qu'il aimait recevoir.

Nous découvrons le Jacob repentant servant la messe tous les matins ; l'épistolier se rendant deux fois par jour à la poste. Le portrait s'esquisse à l'envers : nous fait revenir aux années de jeunesse (à Montmartre et la rue Ravignan), nous fait aller vers Picasso, la peinture, les amis de Bohème, le théâtre, l'accident, l'Hôpital Lariboisière. Les acteurs nous font entendre des extraits du *Cornet à dés*, du *Laboratoire central*, de *Saint Matorel*, du *Roi de Béotie*, des *Derniers poèmes*. J'ai coupé ces extraits, sans doute ici nous retournerons à notre lecture silencieuse... Car c'est notre regard que Jean-Marie Drot sollicite dans ses *travellings*, ses contre-plongées, ses gros plans, la superposition des photographies du peintre

et poète. C'est notre regard qui cherche, approche, se retire comme celui, voyeur, des enfants collés à la fenêtre du bourrelier du village. Le réalisateur ne cesse de signifier le filtre, l'*artefact*, la présence de l'instrument qui mène l'enquête, construit l'illusion, avec modestie et pudeur.

Alors peu à peu s'esquisse la complexité d'un homme ambigu et fascinant, au charme duquel tous cèdent, fantaisiste et généreux, inquiet sous le sarcasme et la facétie, toujours dans cette légèreté et cette profondeur qu'a saisies aussi Louis Guilloux : sa fidélité à Quimper et sa famille juive laïque, cette vie – qui – comme la beauté qu'il voulut – boite. Mais dans un portrait, une biographie qui se disent explicitement ne pouvoir s'appréhender qu'à travers l'autre. Le portrait ici est dialogue de Drot avec Jacob, de nous-même avec Max. Dialogue incomplet, reconstruction subjective, enquête possiblement défailante. Par cette faille nous entrons dans la marge, la distance entre réalité et fiction, dans les mouvements de caméra sur la route, le ciel, l'eau, l'horizon et les clochers de la Basilique, dans cette mélancolie du film de Drot cristallisée autour du témoignage bouleversant du docteur Dreyfus chargé des infirmeries de Drancy, auréolée de silence plus que de spectacle, de souvenirs plus que d'obligation de mémoire sur fond d'oubli :

*Alors !... la mort est déjà là ?
 Regrets donc ! regrets de la terre ?
 Elle me fut trop tracassière, terre théière en terre de fer.
 Ah ! J'aurai crampes plus terribles :
 ma vie et son panorama
 où mon aviron noir rama
 C'est toi, passé non trépassé ?
 C'est moi qui remonte à ta cible,
 moribond qui ne fut pas bon
 Dieu sait tes tours et tes détours.
 Dieu connaît mon hypocrisie.
 Ma vie fut une tragédie, planches pas blanches et cætera
 ma vie et son panorama !*

*Derniers poèmes en vers et en prose,
 extrait du poème « Agonie », O., p. 1568,
 Éditions Gallimard.*